

## Études littéraires



Kees Meerhoff. *Rhétorique et poétique au XVI<sup>e</sup> siècle en France. Du Bellay, Ramus et les autres*. Leiden, Pays-Bas, E.J. Brill, 1986, 380 p.

François Paré

Volume 20, numéro 2, automne 1987

Théorèmes et canons : poésie française de la renaissance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500808ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500808ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, F. (1987). Compte rendu de [Kees Meerhoff. *Rhétorique et poétique au XVI<sup>e</sup> siècle en France. Du Bellay, Ramus et les autres*. Leiden, Pays-Bas, E.J. Brill, 1986, 380 p.] *Études littéraires*, 20(2), 149–151. <https://doi.org/10.7202/500808ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é  
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## Comptes rendus

---

Kees MEERHOFF. **Rhétorique et poétique au xvi<sup>e</sup> siècle en France. Du Bellay, Ramus et les autres.** Leiden, Pays-Bas, E.J. Brill, 1986, 380 p.

Disons-le d'emblée : cette étude de Kees Meerhoff sur la poétique française à la Renaissance est remarquable. Il s'agit d'un livre solide, basé sur une fascinante érudition et un dépistage patient de manuscrits presque introuvables aujourd'hui ; un livre éminemment lisible, ce qui n'est pas souvent le cas pour ce type de travail de recherche. Le développement est clair et élégant ; Meerhoff sait aménager ici et là des moments de suspense, sur lesquels on aimera s'attarder avant de reprendre la suite de l'histoire de ces passions rhétoriques au milieu du seizième. Ce n'est pas tout à fait un roman policier, mais presque.

L'étude de Meerhoff se divise essentiellement en trois étapes successives et vaguement contemporaines : le cicéronianisme, les lectures de la *Deffence* de Du Bellay et l'univers rhétorique de Petrus Ramus. La thèse qui régit ce déroulement est la suivante : la manipulation par les poètes renaissants de la théorie du « nombre » a été au centre de la translation entre les langues de l'Antiquité classique et la littérature vernaculaire au seizième siècle. Comme le français et les autres langues vernaculaires ne pouvaient plus compter sur l'établissement harmonieux de syllabes longues et brèves comme en latin, ces idiomes nouveaux pouvaient-ils malgré tout parvenir à l'élégance poétique et à la perfection textuelle de la rhétorique classique, dont Cicéron avait été le théoricien et le prototype le plus crédible ? Toute la recherche de Meerhoff s'organise autour de cette question de préséance et des débats assez incroyables qu'elle a suscités chez les rhétoriciens de la Renaissance.

C'est dans l'analyse du cicéronianisme et de l'impact de la *Deffence et Illustration de la Langue Française* de Du Bellay que Meerhoff est le plus

percutant. L'on savait déjà depuis de nombreuses études sur Érasme notamment jusqu'à quel point la rhétorique cicéronienne avait servi de modèle quasi liturgique dans les pratiques littéraires du milieu du seizième siècle. Mais Érasme n'était pas le seul.

Meerhoff retrace maintenant l'histoire de dizaines de théoriciens, autant en France qu'en Italie et en Allemagne, captifs de l'engouement pour le texte cicéronien. Le critique excelle dans la mise à jour de nombreuses « conversions » dont sont « victimes » les rhétoriciens en question. Ce qui commence par une admiration inconditionnelle pour la prose cicéronienne et le modèle de la prosodie classique se traduit (se trahit) éventuellement par une apologie des langues vernaculaires. Meerhoff montre bien, chez Étienne Dolet par exemple, comment Cicéron, lui-même défenseur en son temps de sa propre langue maternelle, permet aux rhétoriciens français de voir en lui l'image de la montée des langues vernaculaires. Imiter Cicéron, c'est donc s'engager sur la voie de celui qui, tout en imitant les Grecs, a refusé l'imitation. Ainsi le cicéronianisme a alimenté, non seulement le débat sur le statut du français par rapport au latin, mais aussi toute une prise de conscience, autour de la théorie du nombre poétique, de la particularité du texte en langue vernaculaire.

À partir de ce constat, Meerhoff suit l'évolution de cette ambivalence à l'égard du modèle cicéronien chez les principaux porte-parole de la poétique renaissante. Il s'agit de Du Bellay et de Sébillet, bien entendu ; mais Meerhoff tient à réhabiliter également la rhétorique de Jacques-Louis Estrebay (*De electione* — c1540) et le commentaire de Barthélemy Aneau sur la *Deffence* de Du Bellay (*Quintil Horatian* — 1550). « ... la poétique française, comme la poétique italienne, naîtra de cette confrontation avec le texte cicéronien. Et ce sera *toujours* le nombre oratoire, sous les espèces de la *concininitas*, qui servira de relais. » (p. 57) Chez Du Bellay, Meerhoff illustre merveilleusement l'ambiguïté du pamphlétaire partagé entre son admiration pour le modèle classique et son désir de fonder une poétique tout à fait française. Plus Du Bellay affirme la valeur du vernaculaire, plus il se voit forcé de piller les auteurs classiques dont il voulait s'affranchir. Du Bellay « entre toujours en contradiction avec sa propre théorie » (p. 11), ce que lui fera remarquer son plus cinglant critique, Barthélemy Aneau.

Les théoriciens de la Renaissance sont donc en quête d'un « métadiscours » qui les protège en quelque sorte d'une réabsorption dans le modèle classique, mais ce « métadiscours » ne se produira qu'au prix de glissements sémantiques plutôt douteux et de jeux terminologiques assez puérils. Dans cette revue détaillée de la théorie poétique à la Renaissance, c'est sans doute la voix de Jacques-Louis Estrebay, dit Strébee, qui émerge le plus et mériterait une analyse plus approfondie. Il y a, chez Meerhoff, une excellente bibliographie de cet auteur (en annexe), ce qui pourrait constituer une motivation et un point de départ.

La troisième et dernière section de cette étude est consacrée à la rhétorique développée par Petrus Ramus et ses élèves entre 1545 et la fin du siècle. Pour Meerhoff, Ramus et son frère Omer Talon ont tous deux réussi à établir les bases conceptuelles d'une rhétorique à part entière des langues vernaculaires. Nous étudions tour à tour les différentes versions

du crédo ramiste d'abord mis en forme par Talon (*Rhetorica*, 1548), puis par Ramus lui-même (*Rhetorica*, 1557, 1567). Meerhoff consacre de longs chapitres à ces œuvres. Ce qui frappera peut-être le lecteur moderne dans ces tâtonnements théoriques un peu trop visibles (Meerhoff est très tendre à l'égard des « ramistes »), c'est la futilité même du débat du nombre oratoire. Ce n'est que par des contorsions théoriques maladroites que Ramus parvient à formuler une rhétorique cohérente en 1567. On ressent une sorte de pitié pour cet homme qui a consacré tout son génie à une cause qui, dans cette deuxième moitié du seizième siècle, n'avait probablement plus à être soutenue.

La Renaissance française est un gigantesque foisonnement d'idées et en même temps le lieu de manipulations parfois naïves, parfois superbes, pour résoudre la hantise des modèles classiques. L'étude de Kees Meerhoff, bourrée de notes et de renvois à des textes dont on oublie trop souvent l'existence, encouragera les chercheurs à diversifier leurs sources et leurs champs de recherche. Il est difficile de ne pas répondre à ce pressant appel à la relecture.

François PARÉ

□ □ □

Madeleine LAZARD. **Images littéraires de la femme à la Renaissance.** Paris, PUF, 1985, pp. 239.

Voici un livre « savant » qui est appelé à toucher un très large public. En effet, Madeleine Lazard a traité un sujet à la mode dans un style à la fois alerte et vigoureux. Ne nous laissons pas toutefois tromper par les apparences. Le livre est facile à lire parce que l'auteur a su rendre discrète son érudition. De fait, elle a beaucoup lu, jusqu'à des livres de médecine ! Elle s'est toutefois limitée aux écrits français, ce qui fait que le titre de son ouvrage ne reflète pas exactement son contenu.

Même ainsi délimité, le corpus reste d'une grande richesse. C'est cette richesse, doublée d'une problématique infiniment complexe, qui rend l'organisation de l'ouvrage difficile. Il faut, en effet, tenir compte non seulement de l'organisation sociale, des us et coutumes, mais aussi des traditions littéraires. De plus, la représentation de la femme change selon qu'elle apparaît dans un poème pétrarquiste ou dans une comédie. Elle dépend aussi du sujet-parlant : l'auteur est-il un homme ou une femme ? Enfin l'objet représenté lui-même joue un rôle décisif : l'auteur décrit-il une jeune fille, une amoureuse, une veuve, une courtisane ? On comprend la difficulté de choisir un point de vue unique devant une telle complexité. Madeleine Lazard semble avoir opté pour une organisation fondée sur « l'objet » puisque nous trouvons des chapitres comme « la jeune fille », « les religieuses », « courtisanes », etc. Mais à l'intérieur de ces chapitres, des distinctions ont été faites selon les genres littéraires. Par ailleurs, le livre s'ouvre avec les chapitres intitulés « la querelle des femmes », « la nature féminine » (textes médicaux et philosophiques), « la muse du poète » et enfin « la poésie au féminin ». C'est dire que l'auteur semble ici privilégier la forme par rapport au contenu. Pourtant dans ce dernier